



You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: L'Asie dans les écrits de la fin du XVIIIe siècle : Jean Potocki

Author: Andrzej Rabsztyn

Citation style: Rabsztyn Andrzej. (2018). L'Asie dans les écrits de la fin du XVIIIe siècle : Jean Potocki. "Convergences Francophones" (2018, iss. 1, s. 46-52).



Uznanie autorstwa - Na tych samych warunkach - Licencja ta pozwala na kopiowanie, zmienianie, rozprowadzanie, przedstawianie i wykonywanie utworu tak długo, jak tylko na utwory zależne będzie udzielana taka sama licencja.



L'Asie dans les écrits de la fin du XVIII^e siècle : Jean Potocki

Andrzej RABSZTYN
Université de Silésie à Katowice

L'image de Jean Potocki (1761-1815) passée à la postérité est avant tout celle de l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* – roman rédigé comme le reste de son œuvre en français –, mais aussi celle d'un ethnologue incontournable, d'un « écrivain voyageur » ayant sillonné sans désenchaner les routes de l'Orient. Né en Podolie, dans une famille de la haute aristocratie polonaise et au carrefour des nations et communautés diverses (russes, ukrainiens, juives, tatares et turques, ainsi que celles de la Bessarabie), Jean Potocki a reçu une éducation française au contact de précepteurs suisses. Familier des salons, des clubs politiques, des sociétés savantes et des académies, il a fréquenté, entre autres, Mirabeau et Madame de Staël ainsi que les grandes maisons de l'Europe entière où il s'est fait remarquer grâce à son érudition, mais aussi par son étrangeté : il passait pour un « gaffeur désarmant » distrait au possible, un « clown sans le savoir » (Rosset et Triaire 8). Cependant François Rosset et Dominique Triaire, spécialistes et biographes de Jean Potocki, soulignent que les évocations de ce dernier par ses contemporains, tout en restant à la fois spectaculaires et amusantes, ne donnent qu'une image superficielle de Potocki. En effet, la vraie vie de l'auteur se passait dans les coulisses : une vie de savant, de chercheur, de penseur et d'écrivain qui, dans le ton du siècle de Voltaire et de Diderot, militait pour le progrès de la science et de l'éducation (8-9). Aux yeux de Stanislas Auguste Poniatowski, le dernier roi de la Pologne indépendante, Jean Potocki représentait les promesses de l'avancée des Lumières dans son pays natal.

Les écrits qui retracent l'« aventure asiatique » de Jean Potocki sont révélateurs de l'ambition « civilisatrice » de ses derniers voyages. On distingue trois étapes dans son parcours en Asie. En premier lieu, son voyage en Asie Mineure, c'est-à-dire en Turquie, qui commence en 1784 et qui n'est qu'un prélude à sa découverte de l'Asie. Ensuite son voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase (de mai 1797 au mois d'avril 1798). Enfin sa mission en Chine dans les années 1805-1806 qui se solde par un échec. Dans son étude « L'Orient multiple de Jean Potocki », François Rosset présente la diversité des expériences du monde oriental vécues par Potocki et remarque que la singularité des relations de voyage de Potocki à travers l'Asie relève notamment de ses origines : « L'Orient perçu par Jean Potocki ... entre son voyage en Turquie et en Egypte en 1784 et l'expédition de Chine de 1805-1806 ne peut se comparer sur aucun plan avec celui des grands voyageurs qui l'ont précédé au siècle des Lumières, les Galland, les Challe, les Lucas, ... parce que Potocki est un homme des confins... » (1). D'ailleurs, l'auteur cherche lui-même à se faire remarquer dans la foule des voyageurs qui l'ont précédé à Constantinople, en soulignant la singularité d'une approche plus sensible et subjective :

Vous serez peut-être étonnée d'apprendre que dans le grand nombre de voyageurs qui abordent en cette ville, il en soit très peu qui puissent en rapporter des idées un peu exactes ; rien cependant n'est plus vrai, les plus observateurs ont épuisé leur curiosité à visiter les monuments de la Grèce, & n'envisagent les Turcs que comme les destructeurs des objets

de leur culte. Ils arrivent pleins de cette idée, se logent dans le quartier des Francs, & daignent à peine traverser une fois le port pour aller voir la Mosquée de Sainte-Sophie.

Nourrie par l'étude de l'histoire & de la littérature des Orientaux, ma curiosité m'a fait suivre une autre démarche. Depuis près d'un mois, je passe les journées entières à parcourir les rues de cette Capitale, sans autre but que de me rassasier du plaisir d'y être. Je me perds dans ses quartiers les plus reculés ; j'erre sans dessein & sans plan. Je m'arrête, ou je poursuis ma course, décidé par le motif le plus léger. Je reviens souvent aux lieux dont on m'avait défendu l'entrée, & j'éprouve qu'il en est peu d'inaccessibles à l'opiniâtreté, & surtout à l'or (17-19)

C'est à l'âge de 23 ans, le 8 avril 1784, que Jean Potocki entreprend donc son aventure asiatique en partant pour la Turquie. Il terminera son périple en Egypte. Sa relation de voyage, *Voyage en Turquie et en Égypte*, se présente d'abord comme un geste d'excuse pour sa mère qui s'est beaucoup inquiétée pour lui. L'auteur rédige vingt lettres faisant état de l'avancement de son voyage et de ses impressions qui doivent en effet la rassurer : « Vous voyez que mes lettres prennent déjà un air de relation. Je souhaite qu'elles vous intéressent assez pour me faire pardonner mon voyage » (3). Ces lettres constituent un témoignage pittoresque sur la Turquie et l'Égypte de la fin du 18ème siècle. L'auteur se plaît à évoquer ses rencontres et certaines anecdotes de voyage, tout en faisant preuve d'impartialité : il évite de juger les mœurs ou les traditions des régions visitées. De nombreuses lettres sont consacrées à son séjour à Constantinople où il passe six semaines et qu'il perçoit déjà par le biais du confluent des influences asiatiques. Après avoir longuement décrit la vie privée des Turcs qu'il s'est plu à observer à Constantinople, c'est-à-dire la fraîcheur des kiosques où il écoute les contes, l'étrangeté des fumeries d'opium, le charme et l'animation des café, etc., l'auteur décide de présenter, dans la lettre X, leurs mœurs et leur caractère national : « Les Turcs, jadis féroces & guerriers, paraissent enfin être revenus à cette humeur douce et tranquille qui distingue les nations de l'Asie ». (78) Il souligne l'esprit de paix et la confiance mutuelle rétablie entre l'homme et les animaux ou bien le respect pour les arbres. Des images augustes de cette nation s'enrichissent de la description des lieux mythiques évoqués dans les épopées antiques. Ainsi le souvenir de la lecture des textes anciens se manifeste-t-il chez Jean Potocki au moment où il longe les côtes de la Turquie d'Asie. En effet, l'auteur se remémore les scènes de l'*Iliade* et de l'*Énéide*, dans sa lettre du 2 juillet, rédigée aux Dardanelles, Potocki écrit:

Je viens de les voir ces lieux où campait la troupe des Dolpes & celle du cruel Achille, ainsi que le village où jadis était Troie. On dit que les paysans Grecs, qui l'habitent, savent tous qu'il y a eu là une grande Ville détruite pour l'amour d'une femme, mais c'est ce que je ne saurais vous assurer ; car tout ce que je vous dis là, je ne l'ai vu que de mon vaisseau. Nous avons passé toute la matinée à louvoyer dans le canal de Ténédos, où nous avons trouvé, non les flottes de Ménélas et d'Agamemnon, mais une Escadre Espagnole, qui allait porter à Constantinople les présents destinés au Grand Seigneur (90-91)

Cependant un autre monde se présente à Potocki lors de son voyage depuis Moscou, vers Astrakhan, avant de traverser le Caucase d'est en ouest Le début de la relation semble annoncer une peinture flatteuse de l'Asie : « Les

détours dorées de Moscou se perdent dans un lointain bleuâtre. Adieu, Europe livrée aux troubles ! je vais me reposer dans la tranquille et paisible Asie », – écrit Jean Potocki dès l'incipit du premier chapitre. Peinture qui semble relever d'un certain réalisme et non de représentations imaginaires. Il remarque en effet au début de sa relation que l'expérience du voyage lui a permis de mieux comprendre les informations qu'il avait au préalable lues sur les habitants qui peuplent ces contrées :

Il y a déjà bien des années que mon occupation la plus chérie est rechercher dans les bibliothèques l'origine et l'histoire des peuples de la haute Asie. Mais malgré les efforts de mémoire que j'y faisais, malgré le soin de revenir souvent sur les mêmes objets, j'avais de la peine à éviter les confusions des nations, et lorsqu'elles étaient déjà classées dans mes livres, elles ne l'étaient pas encore dans ma tête. Ici j'ai trouvé tous ces peuples réunis par le commerce. À mesure que je les fréquentais, tous les passages des auteurs me revenaient successivement à l'esprit, s'y rangeaient avec une facilité qui me devient surtout nécessaire à présent que je travaille à donner mes conclusions. Je vais donc consacrer ce chapitre à donner une idée des principales nations que le commerce réunit à Astrakhan, et je commencerai à l'orient de la Volga. Or donc, la première horde que l'on y rencontre est celle des Koundour qui sont des Nogaï très ressemblants aux Tatars d'Astrakhan, comme tous les Nogaï. Ceux-ci demeurent près de Krasnoï-iar. Ils ont été sujets des Kalmouks Torgaout avant que ceux-ci fussent passés sur le territoire de la Chine (53)

L'attitude de l'auteur vis-à-vis de l'Asie change toutefois en fonction des circonstances de ses voyages : si le voyage en Turquie l'invite à décrire la douceur des mœurs tout en renonçant à la réflexion sur le « despotisme oriental », lors de son expédition dans le Caucase et plus tard celle en Chine, il souligne la barbarie des peuples qu'il rencontre. Daniel Beauvois souligne que les relations de voyages au Caucase et en Chine doivent ainsi être liées au grandiose et prémonitoire « Système asiatique » que Jean Potocki présente au tsar Alexandre I^{er} en octobre 1806 et qui indique les directions que devra suivre l'expansion russe dans les siècles à venir. Il est persuadé que la mission russe peut être civilisatrice. Occuper l'Arménie, la Géorgie, la Caspienne, l'Asie centrale, pousser jusqu'à Kaboul pour tenir l'Inde et la Chine, tel est le plan proposé aux Russes. Le voyage devient ainsi l'instrument exploratoire de la conquête, le complément indispensable, illustré et vivant, du « manuel » de conduite annexionniste que l'auteur destine aux ministres russes. Son action tend à devenir l'inspiration de la politique orientale des Russes. Dans cette perspective, il faut souligner que le *Voyage au Caucase* a été rédigé par son auteur dix ans après avoir été effectué : chaque observation est donc un témoignage recueilli à chaud, mais aussi une pièce dans une argumentation longuement mûrie, une sorte d'illustration a posteriori d'un système lentement élaboré (10-11).

L'entrée de Potocki en Asie s'effectue donc le 27 mai 1797 par la traversée de la rivière Tsaritsa qui, selon certains géographes, constitue la frontière entre les deux continents. En naviguant sur la Volga, Potocki arrive à Astrakhan le 8 juin. Au bout de quelque temps, il reprend la route et avance lentement en faisant de longues haltes, car il sait, comme tous les nomades, qu'il est plus important de voyager que d'arriver à destination. C'est avec une

immense émotion que Potocki décrit sa découverte du Caucase, celle-là est nourrie de ses souvenirs personnels et de sa réflexion politique :

Aujourd'hui le 8 novembre, j'ai aperçu pour la première fois les sommets du Caucase inhospitalier, et les vers d'Horace m'ont rappelé avec amour-propre que j'avais autrefois parcouru les steppes brûlantes de l'Afrique. Dix-neuf ans se sont écoulés depuis ce premier voyage. Ce temps est loin de moi. Mais les mêmes motifs me guident et me soutiennent. Les gens passionnés pour l'étude sont tous un peu comme le géomètre de Syracuse qu'un soldat de Metellus a pu tuer et non distraire. Je bénis même l'heureuse abstraction qui me donne des plaisirs isolés et paisibles au milieu de l'affreux chaos où notre siècle est plongé. Que de choses depuis dix-neuf ans ! Des empires renversés, des royaumes séparés, d'autres rejoints, d'autres qui chancellent encore ! On croit voir les Rochers des Symplégades, qui s'entre-heurtant avec un bruit épouvantable, écrasaient les oiseaux attirés dans leurs tourbillons. Heureux de n'être pas un des écrasés, je vais passer mon hiver bien tranquillement au pied de ce mont fameux, antique berceau des origines que je recherche, plus heureux si j'y pouvais ignorer les choses du monde actuel. Mais aujourd'hui l'ancre le plus sauvage n'est point à l'abri des nouvelles du temps, et les bruits des gazettes font une fois la semaine retentir les échos du Caucase aussi bien que ceux des Alpes et des Pyrénées (107)

Dans sa découverte du Caucase, Potocki voit le berceau de toutes les civilisations. La description des autochtones (Ossètes, Nogai ou Tourkmènes) est complétée par les dessins de l'auteur. Tout ce qu'il note sur les peuples aujourd'hui sédentarisés des steppes russes ou des contreforts du Caucase, Kalmouks, Tchétchènes, etc., constitue un document d'époque irremplaçable, enrichi par les dessins qu'il exécute au cours de ses voyages et qui sont inspirés par la peinture française du XVIII^e siècle. Dans le premier chapitre, le 27 mai, à Saepta, Potocki écrit :

C'est au passage de la Tsaritsa que j'ai quitté l'Europe pour entrer en Asie, au moins c'est à cette très petite rivière que les meilleurs géographes placent la limite de ces deux parties du monde ; et comme pour venir à l'appui de leur opinion, des Kalmouks avaient étalé leurs tentes sur le bord opposé, et leurs figures très asiatiques garnissaient le rivage. Leur costume est précisément ce que Watteau, Pillement, et d'autres peintres de la même école, appelaient des figures chinoises, et qu'ils plaçaient à ce titre dans les panneaux et les dessus de porte. Ce sont des têtes rasées dont le sommet est couvert d'un bonnet en forme de champignon. De dessous ces bonnets sortent de longues tresses. Les hommes n'en ont qu'une qui pend par-derrière, les femmes en ont deux qui leur pendent sur la poitrine. Elles n'ont pas la tête rasée, mais seulement les cheveux séparés (40)

Le souvenir des œuvres d'Antoine Watteau (1684-1721) et Jean Pillement (1728-1808), souligne ici la pérennité de l'imagerie asiatique dans la culture francophone du siècle ainsi que le poids des représentations culturelles dans les observations faites sur place. Le voyage confirme ici les représentations visuelles produites par des artistes dont l'inspiration et les modèles provenaient

déjà du savoir rapporté par les voyageurs. Ce faisant, il valide tout une mémoire et un imaginaire.

La dernière étape de ses voyages en Asie correspond à l'année 1806 où Jean Potocki est censé atteindre la Chine. Parmi les textes qui relatent la mission de l'auteur, citons tout d'abord le *Mémoire sur l'expédition en Chine* et ensuite la *Correspondance avec le Prince A.J. Czartoryski, Séverin Potocki et rapport au comte Golovkin*. Ce voyage est bien différent de tous ceux qui le précèdent car, comme le remarque François Rosset, « il [Potocki] n'est maître ni de son parcours, ni des circonstances du voyage, ni des modalités de relation avec l'autre. Engagé comme chef de la partie scientifique d'une ambassade envoyée par Alexandre I^{er}, il verra l'expédition échouer piteusement à cause de l'incurie de l'ambassadeur et de son premier secrétaire » (2). Tout en cherchant à présenter les véritables raisons de cet échec, Jean Potocki exprime sa vision du voyage, vision que l'on pouvait déjà lire dans la relation de son voyage en Turquie : on y remarque l'importance de la culture personnelle du voyageur relevant notamment de son expérience et des connaissances des coutumes, de l'histoire et de la littérature des pays visités, ainsi que sa capacité à abandonner les suppositions gratuites et l'usage de la raison. De plus, le voyageur se doit d'être à l'affût : dans un pays toujours peu connu comme la Chine, il faut « saisir toutes les occasions de prendre de bonnes informations ». (170) Or, la méconnaissance de la culture chinoise affichée par les responsables lors du voyage d'ambassade russe en est le contrepoint exemplaire. Potocki se démarquera d'ailleurs de cette attitude dès les premières pages de son *Mémoire* lorsqu'il souligne la grandeur des Chinois : « Il est bon d'observer encore que la Chine, étant le plus ancien empire du monde, les empereurs se disent les frères aînés de tous les souverains de la terre et exigent d'eux, non pas la soumission, mais une sorte de déférence » (167-168).

Il faut néanmoins souligner que l'idéal de découverte de l'autre n'est pas la seule chose qui importe aux yeux de notre voyageur. Tout en ayant beaucoup évolué par rapport à ses premiers voyages durant lesquels il ne s'intéressait qu'à l'art de se distraire, Jean Potocki apprécie toujours le sentiment de se retrouver seul, comme, par exemple celui qu'il a éprouvé lors de son passage à Kolodeznaïa, sur une plaine « s'étendant à perte de vue avec un air [...] désert », car « une telle solitude, écrit-il, semble tout à fait propre à y consacrer quelques jours à la méditation, ou même aux rêveries, dont la société est plus agréable que celle des réflexions ». (37) Le voyage peut devenir alors l'inventaire d'une aventure intérieure. C'est aussi le remède à la mélancolie qui l'étreint lorsqu'il se remémore l'époque tumultueuse qui est la sienne, c'est-à-dire celle d'une Europe entière bouleversée par de nombreuses révoltes et révolutions survenues au tournant des Lumières. Ce n'est donc pas sans plaisir qu'il prend congé du vieux continent en se promettant de « se faire la halte » en Orient « se reposer dans la tranquille et paisible Asie ». Ainsi, le voyage peut devenir pour Jean Potocki une activité salutaire (Rabsztyń 203-210).

Le témoignage sur l'Asie que présentent les écrits de ce « fils des Lumières » à la fin du 18^e siècle constitue une somme de connaissances mises en forme selon les valeurs que les Lumières ont cherché à développer. Il s'agit à la fois de l'intérêt porté à autrui (intérêt nourri de lectures et études qui se traduisent chez Potocki par l'ouverture, la sensibilité voire l'humanisme) et

aussi d'un ambitieux projet d'élaborer le système des peuples de la haute Asie. Dans le même temps, l'espace asiatique mis en scène constitue un refuge à une sensibilité marquée par la réalité de la situation européenne. La recherche et l'expression du sensible se mêlent donc à cette quête encyclopédique, dans une écriture qui se déploiera de plus en plus dans les écrits de voyages au 19^e siècle avec l'avènement du romantisme.

Bibliographie

- Beauvois, Daniel. « Introduction. » *Voyages au Caucase et en Chine*, de Jean Potocki, Fayard, 1980.
- Kroh, Aleksandra. « Voyage du comte Jean Potocki dans le Caucase. » *La revue des ressources*, 4 octobre 2004,

- <<http://www.larevuedesressources.org/voyage-du-comte-jean-potocki-dans-le-caucase,334.html>>. Consulté le 24 juillet 2017.
- Potocki, Jean. *Voyage en Turquie et en Égypte, Fait en l'année 1784*. À Varsovie et se trouve à Paris, chez Royez, Libraire, Quai des Augustins, 1788, 3.
<https://books.google.pl/books?id=1ZZCAAAACAAJ&printsec=frontcover&hl=pl&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=twopage&q&f=false>.
- . *Voyages au Caucase et en Chine*. Fayard, 1980.
- Rabsztyn, Andrzej. « Sur le caractère salutaire des voyages de Jean Potocki. » *Le corps et l'esprit en voyage. Le voyage thérapeutique*. Dir. Christine de Buzon et Odile Richard-Pauchet. Classiques Garnier, 2012. 203-210.
- Rosset, François, et Dominique Triaire. *Jean Potocki*. Flammarion, 2004.
- . « L'Orient multiple de Jean Potocki. » *Slavica bruxellensia* 7 (2011). DOI : 10.4000/slavica.819. Consulté le 26 juillet 2017